

→ Hommage à Luda



Les Contes du fleuve Amour, ill. G. Pavlichine,
La Farandole

LUDA, la fiancée des contes

C'est arrivé ou ce n'est pas arrivé, mais tout peut arriver même si ça n'arrive pas. Luda n'est plus. Et il reste encore de par le monde tant de contes orphelins...

Pendant plus de cinquante ans, à Paris, non loin de la Maison de la Radio, une très belle petite dame russe, toujours de gris vêtue, souvent en pantalon et chemisier à jabot, une main dans la poche du pantalon, les yeux pétillants d'intelligence, le sourire jamais loin, tendrement mais sans détours, avec élégance et franc parler, les accueillait d'où qu'ils viennent. Et les contes arrivaient de loin, des cinq continents, fatigués mais heureux d'être là. Sûrs d'être entendus. Confiants.

Car avec Luda, le temps passé-oublié était de nouveau présent, la ligne d'horizon repoussée aux montagnes du Caucase, à la toundra sibérienne, aux plaines d'Asie centrale, au plateau du Deccan, aux rives du fleuve Amour ou à celles du détroit de Bering...

Que de peuples jusque-là ignorés des livres de contes publiés ici, peuples nenetz, avaretz, kirghiz, tchoutchk... ont trouvé en elle une porte-parole et une porte plume humble et droite, toujours soucieuse de leur vérité. Et à chacun la sienne.

Ça s'est passé comme ça et pas autrement.

Luda savait recevoir et grâce à elle, tous ceux qui ont eu la chance de l'entendre ou de la lire étaient conviés, sans façon, à la table des plus grands, et des plus humbles ils partageaient les tourments, comme elle attendris par des héros filous, homme et femme ou animal au caractère bien trempé : khan cruel, lama patient, lune voleuse, heureux-pas de chance, chasseur devenu femme, fille-roi en son jardin, Baba Yaga en son pilon, hérisson têtu, ourson capricieux, corbeau infidèle, tigre en apprentissage, phoque-fiancé... J'ai eu la grande chance de faire partie de ces convives-là.

Je me suis fait « adopter » et j'ai emprunté à Luda sa langue et mes plus beaux contes sont les siens, ceux que je ne cesse de raconter en interprète fidèle depuis plus de vingt ans, sans jamais me lasser. J'ai cherché chaque fois que j'en ai eu l'occasion, à publier, à enregistrer, à dire en public ses contes pour que d'autres partagent mon bonheur. Luda m'a toujours laissé faire avec bienveillance et grande générosité. Nous nous écrivions assez régulièrement et j'aimais beaucoup recevoir ses petits mots écrits à la main, d'une écriture très dessinée et tremblée. À chacune de mes visites, elle se

hommage

Luda, la fiancée des contes

montrait curieuse et attentive de l'évolution de ce renouveau du conte, m'interrogeant sur tous les événements en cours, les conteurs et leur répertoire.

Elle même se disait timide et n'aimait pas beaucoup prendre la parole en public. Mais elle recevait très volontiers chez elle. Heureuse d'offrir des contes inédits, de suggérer des pistes de recherche. Elle avait elle-même proposé le thème de la gourmandise¹ pour son anthologie mêlant contes populaires et textes d'auteur. Cela l'avait beaucoup amusée. Elle aurait voulu en concocter une autre autour du thème des voyages... Elle se réjouissait de voir certains de ses contes montés en théâtre de marionnettes. Elle s'inquiétait de voir nombre de ses contes épuisés. Et moi aussi...

Elle se désolait de voir que son manuscrit de contes du Caucase, auquel elle tenait tant, écrit au plus fort de la guerre en Tchétchénie, n'avait pas trouvé grâce aux yeux des éditeurs. Pourtant, selon moi, c'était une réussite, sans doute son plus beau choix de contes en provenance de cette région du monde. Luda ne comprenait pas l'indifférence des éditeurs et moi non plus... Et ce n'était pas faute, pour ma part, d'avoir frappé à différentes portes...

Parfois, lorsque nous discutons, Luda suivait l'actualité de très près, et se passionnait pour le futur, la science comme la science-fiction, elle laissait sa réflexion en suspension dans l'air, comme prête à partager quelque secret « vous savez Muriel... » mais n'achevait pas sa phrase, rendant plus mystérieux encore le fil de sa pensée. Mais je sortais toujours revigorée de nos rendez-vous. Chaque fois Luda m'encourageait, s'amusait de mes découvertes, pointait les erreurs ethnographiques.. Ainsi, tandis que je lui racontais avec enthousiasme un conte inuit collecté par Rasmussen et rapporté par Marie-Louise Von Franz sur l'origine des araignées, Luda me fit remarquer, qu'un tas d'ordures près d'un igloo, ça n'existe pas...

Quelle ne fut pas ma fierté lorsqu'un matin Luda me téléphona pour me demander l'autorisation de m'emprunter un conte indien que j'avais traduit et publié pour un catalogue destiné aux enfants à l'occasion d'une exposition sur l'Inde au musée d'Art Moderne de la Ville de Paris. Sa réécriture du conte intitulée « Une histoire pimentée » et publiée dans les *365 contes de gourmandises* était bien supérieure à la version initiale mais je me suis amusée à raconter récemment une troisième version qui tient compte de ses apports mais qui les retransforme encore...

Je me souviens de l'avoir fait rire en lui racontant des contes de la tradition juive de Chelm. En particulier celui d'une héroïne qu'en yiddish on pourrait qualifier de « hutspeidik » c'est-à-dire de « culottée », dont le toupet consiste à demander grâce aux jurés alors qu'elle a tué père et mère, parce que maintenant la voilà orpheline...

Luda travaillait beaucoup l'écriture de ses contes. Elle dégraisait, traquait le mot juste. Soignait les dialogues. Comme la sculpture qu'elle avait beaucoup pratiquée, elle ciselaient ses phrases jour après jour. Quand certains contes lui résistaient, elle les laissait reposer... Elle me dit un jour avoir beaucoup appris dès son arrivée à Paris, de sa rencontre avec Paul Faucher le créateur des albums du Père Castor. La spécificité du langage du conte, comment s'adresser aux enfants le plus directement possible. Son public préféré, exigeant. Elle le respectait profondément.

L'écriture des contes l'occupait entièrement ainsi que la traduction de poètes russes réputés difficiles. Les autres genres ne la tentaient pas à l'exception de son essai magistral *Ce que disent les contes* publié en 1981, peu de temps après la traduction en français du livre de Bruno Bettelheim, *La Psychanalyse des contes de fées*. Une grille de lecture qui ne lui convenait pas. Son approche à elle était beaucoup plus large, plus ouverte aux variantes des récits à travers le monde. Une approche pleine de bon sens, de bon sens pratique, s'appuyant sur des exemples choisis dans des cultures très différentes. Un livre accessible à tous, donnant envie de se plonger immédiatement dans tous les contes cités et référencés... Un livre à mettre entre toutes les mains, et qui heureusement est régulièrement réédité par les éditions du Sorbier. Un livre qui fait immédiatement aimer les contes et qui rend le lecteur intelligent...

Nous nous étions rencontrées au tout début des années quatre-vingt. Bruno de la Salle et moi-même, à la demande de la BPI du Centre Georges-Pompidou, étions en charge de l'animation d'une exposition de livres pour enfants organisée en collaboration avec La Joie par les livres : « Alice, Ulysse, O hisse » et nous avions invité Luda. Elle était venue accompagnée de son mari cinéaste, Jean Schnitzer. À l'orée d'un renouveau du conte qu'elle n'avait pas imaginé si déferlant, ses paroles très drues m'avaient impressionnée, des paroles aux antipodes de la mièvrerie, de la moralisation. Luda dès cette époque affichait une certaine méfiance à l'égard des contes dits de sagesse.

Luda, la fiancée des contes

J'étais retournée la voir chez elle, dans son petit appartement-isba de la rue Agar qui sentait bon le tabac brun, le bois, la poussière et la vodka.

Sur la table de travail face à la fenêtre donnant sur la rue, trônait la machine à écrire. À côté, la boîte à cigarettes en argent contenant des gauloises sans filtre, la grosse loupe carrée et *Le Monde* du jour. La bouteille de whisky et les verres lourds en cristal de Bohême pour les invités qui étaient toujours reçus comme des seigneurs. Luda aimait les nouvelles d'O'Henry, de Frédéric Brown, de Mark Twain, les contes de Blaise Cendrars, le gingembre confit, la tête de veau ravigotte que nous allions manger une fois l'an dans un restaurant de son quartier, les jouets traditionnels, surtout les petites poupées, Mary Poppins, les intrigues policières, les contes « obliques » où le mensonge dit la vérité... Pas beaucoup les contes de Grimm mais beaucoup Henry Longfellow pour son poème épopée « Hiawata », les contes basques qu'elle rapprochait des contes géorgiens, le livre de Claude Roy *La Chine dans un miroir*.

Elle m'a offert ou plutôt a eu l'extrême élégance de ne jamais me redemander le livre de contes épuisé de Lydia Cabrera traduit par Francis de Miomandre, *Les contes nègres de Cuba*² parce qu'elle savait que leur baroque m'enchanterait...

Elle avouait un petit faible pour le conte letton du hérisson « ce petit bonhomme mal peigné et rusé » qui une fois arrivé au paradis, le quitte pour retourner dans son petit chez lui, sous les racines, pour y faire tout ce qu'il veut, étendre ses pattes, se mettre en boule, tout comme il veut. Et même si au paradis il peut en faire autant, il préfère puisque c'est pareil, retourner chez lui, sous les racines... »

Gageons que Luda, la jeune vieille dame indigne du conte, mijote d'en faire autant. Nous sommes quelques-uns à l'attendre, de pied ferme, sous le bouleau, quelque part en région parisienne.

Et comme elle l'écrivait dans cette légende vietnamienne intitulée « Comment sont nés les contes »³, *Il y a des siècles et des siècles de cela. C'est arrivé il y a si longtemps que les gens ont oublié le nom du premier conteur. Mais ils n'ont pas oublié ses contes. Qui continuent à vivre et à courir le monde. Et qui ne mourront jamais.*

Muriel Bloch

1. Luda : *365 Contes de gourmandises*, Hatier, réédité par Gallimard / Giboulées, 1999,
2. Éditions Gallimard.
3. parue dans *Les Jardins de la fille-roi*, Hatier.

« Hérisson ! »,
ill. Jean-Yves Cousseau et Marie Borel,
in *Les Animaux de tout le monde*, Seghers

